

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 13

Artikel: On tchou à ne n'avaro
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192261>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les Parisiens sont toujours très étonnés si, le 20 mars, il n'a pas des fleurs, ou tout au moins des feuilles.

Aujourd'hui, le marronnier est encore sans un seul bourgeon, et ses branches sont nues comme celles des marronniers qui n'ont point d'histoire. Voilà deux ans qu'à cette époque il n'est pas plus en avance que les autres. Il commence à mourir, c'est certain.

A-t-il peut-être pris le deuil à l'occasion de la mort du prince Jérôme?...

Une autre légende populaire, qui n'est peut-être pas mieux fondée, mais qui est certainement plus plausible, assigne à la précocité qu'on a souvent remarquée chez le célèbre marronnier une cause bien lugubre. Voici en quels termes Mortimer Ternaux en a parlé dans son *Histoire de la Terreur* :

» Les malheureux soldats suisses
» massacrés durant la retraite à travers
» le jardin des Tuileries, au 10 août
» 1792, furent, dit-on, enterrés au pied de
» ce fameux marronnier, auquel sa précocité a valu le surnom d'*arbre du 20 mars*.

» Ainsi l'*arbre bonapartiste*, selon la
» tradition populaire, ne devrait la miraculeuse force de sa végétation qu'à l'engrais humain fourni par les derniers défenseurs de l'ancienne monarchie.

Marguerite d'Autriche et les œufs de Pâques.

Toujours du nouveau sur l'origine des *œufs de Pâques*. Voici une légende donnée par le journal, *La Vie de famille*, que nous lisons pour la première fois. C'est cependant une vieille histoire du pays bressan.

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, avait quitté les Flandres pour faire un pèlerinage au pays de Brou; au lieu où Gérard, évêque de Mâcon, s'était fait un ermitage, au X^e siècle, dans la forêt de Brou, tout près de Bourg-en-Bresse. C'est en souvenir de ce pèlerinage que, de 1511 à 1536, elle fit élever en cet endroit la belle église gothique de Notre-Dame de Brou.

Marguerite d'Autriche, gouvernante, était à la fois très grande dame et très jolie. Son séjour à Brou donna lieu à une série de fêtes. Le lundi de Pâques, il y eut dans la plaine de Bourg assemblée générale et jeux de toute espèce. Les vieux tiraient de l'arc et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau jusqu'à merci; les autres venaient après.

Les jeunes garçons et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

Marguerite, entourée des châtelaines du voisinage, assistait à cette fête villageoise.

Une centaine d'œufs étaient éparpillés

sur le sable et deux garçons et deux fillettes devaient exécuter, en se tenant par la main, une danse du pays. Ainsi le voulait la coutume. Si ces jeunes gens dansaient sans casser les œufs, ils étaient fiancés, la volonté même des parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite était tout à ce spectacle nouveau pour elle, quand le son du cor monta de la forêt et presque aussitôt apparut, précédé et suivi d'un magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert-le-Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité.

Après quoi la fête reprit avec plus de gaieté encore et plus d'entrain.

— Je veux danser aussi, dit Marguerite.

Philibert lui proposa d'être son cavalier.

— Autriche et Savoie! criait la foule.

Les deux jeunes gens ne songeaient pas à leur noblesse, ni à leurs maisons; ils étaient absorbés par la crainte de casser des œufs.

Le sort les favorisa comme il eût favorisé les premiers amoureux venus. La danse fut heureuse et Marguerite, rouge de plaisir, mit sa main dans la main de Philibert, disant :

— Adoptons la coutume de Bresse.

C'est ainsi qu'ils furent fiancés. Un an après, le mariage eut lieu le jour de Pâques.

Comme souvenir de leurs noces, Marguerite d'Autriche et Philibert de Savoie donnèrent des œufs magnifiques, imités en matières précieuses et pleins d'épices, à tous les invités: ils gardèrent par la suite l'habitude de rappeler ainsi tous les ans à leurs amis le souvenir de leur rencontre au pays de Bresse et du mariage qui s'en était suivi... d'où furent dénommés « œufs de Pâques » le cadeau gracieusement original des nobles époux.

On tchou à ne n'avaro.

Cein que c'est, portant, coumeint sont lè dzeins! Y'ein a qu'ont, coumeint on dit, lo tieu su la man et que bailliont cein renasquâ et avoué pliési se cein pao fère servico à cauquon, ao bin se faut sè montrâ po cosse ao po cein; et y'ein a dâi z'auto que sont tot lo contréro, que seimblè qu'on l'ao trait onna deint se dussont pi déborsâ cinq centimes, et qu'ont prâo mau dè sè décidâ à pâyî cein que daïvont.

On gaillâ dè clia sorta que sè trovâve ein écot avoué cauquies z'auto ci-toyeins a z'u dou pi dè naz l'auto dzo que ma fâi cein lâi vègnâ bin, et se l'onna brequa d'honneu à tieu, dussè avâi z'u 'na rude vergogne.

L'étiout cinq que bévessont einseim-

blio pè la pinta, et quand l'a s'agit dè pâyî, y'avâi dou litres. Yon dè leu soo onna pice dè 50 et fâ: « Vouaïque po on demi! » Lè z'auto en font atant, hormi lo gaillâ que vo dio, qu'a bin fé état de sailli son porta-mounia, mâ quand l'a vu que y'avâi dza prao su la trambia, l'a coudi borbottâ oquie coumeint po derè: « Ha! su trâo tard! » et reinfatè sa borsa dein sa catsetta, sein bailli sè 50 centimes, et sein qu'on lâi aussè de dè ne pas lè mettrè. Nion n'a rein de su lo momeint, mâ quand l'ont tapâ po pâyî, s'est trovâ cinq centimes dè trâo, que nion n'a volliu avâi met. Adon cè que fasâi lo compto, criè lo carbatier, lâi baillè cein que lâi dévessont, après quiet met lo grand dâi su la pice dè 5 centimes, la ludzè su la trambia dévant lo rance que s'étâi esquivâ dè pâyî, et lâi fâ ein plienâ tsambra à bâirè:

— Tai! tè que n'as rein met!

Lo père Vâonez âi fénésions.

Ao teimps dâi fénésions, s'agit dè sè dematenâ on bocon, kâ faut profitâ dè sciyî pè la rosâ. On iadzo que lo sélâo est on pou amont et que l'herba n'est pequa mouva, cein va gras qu'on diablio, faut molâ à tot momeint et quand la faulx ribliè sein copâ, l'est lo momeint dè bôti. Et pi on fâ mé d'ovradzo ein sè lèveint dè bon matin qu'ein resteint eimpliatrà dein son lhi.

Lo père Vâonez, qu'avâi passâ lè septanté, et que martsivè avoué on bâton, ne poivèpequa travailli; mâ s'ein terivè adrà bin po fère demoustelhi sè dzeins et po lè z'acoulhi à l'ovradzo. Droumes-sâi pou, et tandi lè fénésions, l'étâi dza levâ à duè z'hâorès, et teimpétâvè dè cein que lè vòlets et lè z'ovràî n'étiout pas onco su pi. Et coumeint n'ousâvè portant pas lè criâ tant matin, lo bougro sè promenâvè que dévant, dévant lè fenètrès dè son mondo, et fasâi état dè dévezâ âi dzeins que passâvont, quand bin ne passâvè nion, et fasâi, po qu'on l'ouïè du dedein:

— Eh! bondzo, bondzo! vo z'allâ dza à l'ovradzo! respet por vo! n'est pas coumeint lè nouïro: pâovont pas frou lo matin!...

Et l'est dinsè que cé sorcier dè père Vâonez fasâi levâ sè dzeins, kâ sé créyont ein l'oïesseint dévezâ que ti lè z'auto étiout ein route, la faulx su l'épaula, tandi que la vretâ étâi que l'étâi leu qu'étiout adé lè premi dè ti.

ROBE DE SOIE

PAR ETIENNE MARCEL.

VII

Il y a des sacrifices qui ne profitent point, et des ingratitude qui ne portent pas bonheur. Certain jour, un huissier vint demander à la concierge de lui indiquer le loge-